



## Il était une fois

par Joëlle Kuntz

### L'Amérique de Santayana

**L'**élection d'un homme comme Arnold Schwarzenegger à la tête de la Californie appartient à ces curiosités de la vie politique américaine qu'on s'explique mal de ce côté-ci de l'Atlantique. L'Europe a beau connaître aussi des mélanges inattendus entre la politique et les autres mondes, le sport, le spectacle, les affaires — l'Italie en présente la mixture la plus exemplaire avec Silvio Berlusconi —, elle n'atteint jamais cette expression sommitale de mépris pour le métier de la politique qui consiste à élire un total outsider. Le caractère d'excentricité prêté à l'Etat de Californie est peut-être pour quelque chose dans le phénomène, mais l'argument est court: derrière chaque pays excentrique, il y a un pays incompris.

Les Etats-Unis, qu'on croit connaître quand tout va à peu près bien, quand ils nous ressemblent ou se contentent de nous devancer de quelques mesures, deviennent sous la tempête un sac à mystères. On cherche alors à savoir, à prévoir, puisant dans des ressources intellectuelles assez maigres qu'une relative harmonie transatlantique nous avait dispensé jusqu'ici d'accroître. On se jette donc avec bonheur sur les textes oubliés de George Santayana que publient et présentent le philosophe genevois Daniel Pinkas et les Editions Metropolis\*.

Santayana (1863-1952) est un homme de lettres et un penseur hispano-américain qui a eu son heure de gloire au début du XXe siècle aux Etats-Unis, avant de rentrer en Espagne où il était né, comme fatigué d'un continent impropre à satisfaire son goût de la «vie bonne», c'est-à-dire de ce qui rend la vie humaine «digne d'être vécue». Avec le double regard de l'étranger et de l'autochtone; avec la distance critique de l'hispanique d'éducation catholique devant la culture

protestante et romantique d'origine germanique; avec assez d'indépendance d'esprit pour cultiver au maximum ces deux avantages; et assez d'humour pour cuisiner sans méchanceté tous ces ingrédients, Santayana dresse le portrait d'une Amérique à deux faces: l'une puritaine mais dans une version affadée et autosatisfaite qu'il appelle «la tradition du Bon Ton» (Genteel Tradition), résidu dilué du puritanisme et du calvinisme originels rendus courtois et bien-pensants par la prospérité économique. Et l'autre, pratique, volontaire, celle du «matérialisme expérimental», de «l'industrialisme», qui trouve un plaisir barbare à «mettre les choses sens dessus dessous» sans un souci prioritaire d'utilité mais habitée par une «ardeur à innover», «à battre l'adversaire ou le record»: l'immeuble le plus haut, le paquebot le plus gros, le livre au plus gros tirage...

Le puritain, désuet, sentimental, passéiste, «de bon ton», s'oppose au barbare, mécaniste, commercial et moderniste, mais tous deux s'associent dans la même illusion d'un salut par le progrès, oubliant, dit Santayana, «qu'il n'y a ni valeur ni dignité dans le déplacement, aussi rapide fût-il, de masses, aussi importantes fussent-elles, ni dans l'accumulation d'objets, aussi nombreux et compliqués que l'on voudra, ni dans l'organisation de sociétés, aussi grandes et puissantes qu'elles puissent être, si le bonheur des hommes n'en sort pas augmenté ou leurs souffrances diminuées». Le bonheur, ajoute-t-il, «est la seule sanction dans la vie. Là où il fait défaut l'existence reste une expérience absurde et lamentable.»

**L**a poursuite du bonheur est inscrite dans la Constitution américaine, mais la nature et la qualité du bonheur à atteindre sont les grandes absentes du débat public, tout occupé de chiffres, de quantités, de taux et de pourcentages. Or, dit Santayana, «A quoi servirait-il à un homme de libérer le monde entier si son âme n'est pas libre?»

On lit ces pages sans souci d'y trouver un écho direct des événements d'aujourd'hui, avides seulement de connaître une expérience, de soupeser des arguments et de les confronter à ceux d'aujourd'hui. Beaucoup sont entachés de préjugés. Les catégories et généralisations sont arbitraires et démodées. Mais, même s'il ne s'agit que «d'un discours de plus arraché à l'infinité potentielle des descriptions possibles» de l'Amérique, on ne se lasse pas d'augmenter la pile des témoignages et exposés qui ajoutent de l'intelligence à la vulgarité de la querelle transatlantique actuelle.

\*Daniel Pinkas, «Santayana et l'Amérique du Bon Ton», Essai suivi de six textes de George Santayana, traduits par l'auteur, Editions Metropolis, août 2003, 254 p.